

Chantier n°05 . Vers rien

« Hiérogamie X »

Décembre 1992-février 1993

On ne peut pas parler d'un simple épuisement en ce qui concerne *Le récit ruisselant*. Il y a eu une épreuve de l'écriture automatique qui est arrivée à un degré extrême, au point que j'ai dû lâcher le stylo en voyant ma main écrire sans que ma conscience y puisse rien. J'avais mis fin à cette pratique frénétique et désormais, j'avais le sentiment qu'il me fallait retrouver de l'ordre dans ce chaos. La lecture de Jung, dans le prolongement de Mallarmé, m'invitait à prospecter du côté de l'alchimie que Jung décrivait comme une projection des phénomènes de l'inconscient.

J'ai par la suite tourné le dos à l'approche jungienne de l'inconscient à cause de sa métaphysique religieuse et essentialiste mais sa lecture des alchimistes m'aura été grandement utile tout ce temps. Non pour des résultats qui étaient assez décevants, au fond mais pour une phase de reconstruction qui allait dans un premier temps conduire à l'expérience de *Rien* avant de permettre l'éclosion d'*Avec l'arc noir*.

Les poèmes de « Hiérogamie X », comme le titre l'indique, témoignent de l'inspiration jungienne et d'une résurgence de l'inspiration mallarméenne. Autre référence à peine masquée,

celle de Pierre Boulez (le titre est démarqué de *Polyphonie X*.) Mais ce ne sont pas des poèmes procéduriers. En revanche, par leur rythme, par leur composition, ils vont véritablement à contre-courant du *Récit ruisselant*. On peut considérer ces poèmes comme des études préparatoires.

« Le jugement de rien (récit) »

ca janvier 1993

Le titre est le même que le « scénario » de l'automne précédent mais la matière en est toute différente. Ce récit qui marque un retour aux constructions alambiquées nourries de lectures mallarméennes se déroule en effet au tribunal autour d'un crime « sans auteur ni victime » qui implique la villa Guermynthe et le policier Hector. Le récit dans son ensemble est d'une lecture assez fastidieuse.

Il a existé du même récit une variante versifiée, usant d'un vers polyphonique et dispersé sur la page, perdue ou détruite.

« La mauvaise instruction »

ca janvier 1993

Ce récit qui décrit l'enquête du policier Hector dans la villa Guermynthe et anticipe ce jugement qui ne repose sur rien mais devrait le mettre en cause, lui, personnellement, est directement extrait du « Jugement de rien ». Il a été intégré, après quelques remaniements, au recueil *L'intérieur extérieur*.

« L'odeur des néons, variante »

ca février 1993

Il s'agit d'une variation sur une séquence initialement empruntée au *Sens des réalités* et muée en saynète quelque temps plus tard. Elle met en scène le meurtrier, une femme, le gardien et un enfant dans un dialogue impossible où il est question du meurtre du christ, dans le désert, par celui qui est désigné comme « le meurtrier ».

« Le réveil [de Joe] » et « L'envol du bus »

ca février 1993

Ces deux essais de bandes dessinées (ce sont des « strips » au tracé très primitif) sont les premiers essais en la matière avec la transposition de « L'encan », dont le trait n'est pas beaucoup plus fin mais dont la mise en forme est plus soignée (les cases et les légendes y ont été réalisés à l'aide de la machine à écrire électrique). Mon activité autour de la bande dessinée s'est ensuite intensifiée à l'époque de Lascaux rasé, avec la définition de Joe (ou Joe Dalle) comme personnage. Toutes ces esquisses sont totalement dénuées d'art. Dans le contexte d'*Avec l'arc noir*, la bande dessinée a notamment permis de donner une expression à la formule « Arbre fois falaise ». Il s'agit néanmoins d'une activité restée auxiliaire.

« L'encan »

ca mars 1993

Cette nouvelle, si l'on peut l'appeler ainsi, est la reprise d'une scène primitive du *Sens des réalités* : le jugement de John Wayne (pas l'acteur) qui s'avère n'être autre qu'Ulrich Hyndir,

théoricien néantiste dont il est probable qu'il ait fomenté son propre suicide comme un simulacre avant de se refaire une vie en Angleterre sous le nom de William SentrIDGE. Le prévenu est identifié à un « accusé-récepteur » sur qui se concentre la haine de toute la foule, le public venu assister au jugement dans l'enceinte du tribunal pyramidal situé à proximité de l'hôpital de l'Oegmur. L'action est segmentée en quasi versets numérotés. On peut voir dans cet essai une expérience avortée. Elle est contemporaine d'une autre adaptation de la même séquence en bande dessinée, laquelle se rattache naturellement à cette entrée du catalogue..

« Les ténèbres »

ca mars 1993

Je ne suis pas sûr qu'il me reste la première version de ce récit qui n'a jamais connu d'aboutissement en dépit de tentatives répétées (les plus récentes remontent à 2012). C'est un texte qu'il m'est difficile d'appréhender, il paraît présager d'un large développement du *Sens des réalités* et pour autant, il n'a de sens que comme une de ces histoires stupides et qui plus est imbitables que j'apprécie assez. Le lien avec le *Sens des réalités* tient essentiellement dans l'incipit.

« Lysergies résiduelles »

Janvier-mars 1993

Les dernières traversées de l'univers lysergique marquaient elles aussi un épuisement, définitif celui-là, tendant à une sorte d'automatisation de l'énonciation repliée sur des inflexions

réflexes et une insupportable specularité de qui se voit écrire en situation de profonde altération. Il y a dans ces résidus un carnet écrit au cours d'une rave party et des notes éparses qui complètent sans grand éclat le bloc d'hallucination globale produit quelques mois plus tôt. Leur transcription n'est pas achevée.

« Révélation ? »

Mars-avril 1993

D'aucuns appelleraient cette petite divagation une « auto-fiction », tant l'écriture y oscille entre le journal intime, le roman d'aventure et le tableau de bord. L'élément prophétique qu'annoncent le titre et l'incipit ont finalement peu de consistance. Ils ne font qu'envelopper une narration souvent anecdotique. Mais l'écriture journaliste, si elle reprend régulièrement, bascule constamment. L'évocation de Philip K Dick (je lisais *Siva* à ce moment) est assez curieuse, comme si je m'étais identifié à lui à ce moment.

« Écrire »

Mars-avril 1993

La thématique annoncée est nettement mallarméenne. Le traitement pourrait évoquer Apollinaire que je n'avais pas encore abordé, vraiment, à ce moment. C'est une page de journal écrite dans un café et qui collecte quelques bribes de conversation des consommateurs.

« Les spectateurs agonistes »

ca avril 1993

Rétrospectivement je constate que l'intégration d'éléments extérieurs au texte – en particulier les dialogues de voyageurs dans les transports en commun – s'est affirmée à l'automne 1992, lorsque se délitait *Le récit ruisselant*. Dans le détournement de sources hétérogènes, comme ici des articles issus d'un célèbre quotidien du soir ou, quelques mois auparavant, la dérivation d'un texte à partir d'une leçon de T. Lopsang Rampa, il y a quelque chose de l'Oulipo, bien sûr. Mais la finalité n'est que médiocrement ludique. Le matériau de base est toujours un substrat psychique, orienté vers des processus inconscients tels que les décrivait Jung dont je commençais peut-être déjà à percevoir qu'il ne pourrait plus beaucoup m'aider du fait, en particulier, de la subordination de sa psychologie à une métaphysique religieuse.

Il y a eu des précédents, dont le cas le plus enfouis et insidieux est sans doute, dans *Le sens des réalités*, le dialogue au comptoir d'un bar-tabac qui n'est qu'une bribe attrapée au hasard des éclats de voix qui animaient l'endroit : « Il y en a des rouges et des bleues... Tu ne veux rien ? »

De même, à l'automne 1991, c'est dans les voix qui se mêlaient de façon assez spectaculaire dans le grand hall de l'université (il s'agit de l'ancien bâtiment) que je puisais des éléments pour un poème aléatoire, resté inexploité.

Au printemps 1992, plusieurs narrations ont été dérivées, en particulier, des leçons d'un manuel d'anglais datant des années 1960, geste qui doit sans doute plus à Ionesco qu'à l'Oulipo.

Ces pages restent comme beaucoup de choses à cette époque un essai sans lendemain, pratiquement dénué de toute possibilité de suite ou qui s'inscrit dans une constellation de formes qui, en se cherchant, dessinent des silhouettes singulières, plus difficiles à cerner parfois que les écrits les plus fermes, les plus propres à emporter leur lecteur. À cette courte narration pseudo-journalistique s'associe un essai du même genre relatif à un centre scientifique, partiellement conservé.

« Structure complète »

Juin 1993

Une nouvelle dont l'érotisme est moindre que je ne l'ai rêvée, sans doute. Juliette en est le personnage principal. On imagine dans un premier temps une rêverie psychédélique aux accents d'indécence convenablement tenus. En fait, c'est une politique fiction non moins psychédélique, plus structurante qu'il n'y paraît car je ne suis pas certain qu'il y ait eu antérieurement de référence à une région appelée la Myrolésie.

« Les noces »

Juin 1993

Parmi la production de Stéphane Mallarmé, un poème m'a particulièrement impressionné, notamment pour son inscription dans l'alchimie, il s'agit de la « Prose pour des Esseintes ». Le lien entre « Les noces » et le poème de Mallarmé peut paraître d'autant plus ténu que ma maîtrise du vers métrique restait bien approximative. Quant à la matière, elle renvoyait plutôt à un univers fantastique et gothique qu'à la permutation du plomb

en or. La forme très resserrée du quatrain et ses chevauchements constants sont les marques principales de parenté qui puissent lier les deux textes. « Les noces » apparaît au centre d'un ensemble où figurent deux autres poèmes de même inspiration et une reprise de « Clair et obscur », qui faisait la matière de « L'enfance de l'art » en 1991 et dont l'origine remonte aux *Pyramides urbaines et cinémas antiques*. C'est un vers métrique mais d'une grande mixité qui compose une série de tableaux fantastiques et baroques dédiés à l'enfer, d'une tonalité manifestement apocalyptique..

« Sonnets »

Novembre 1991-juin 1993

Le sonnet est apparu dans mon écriture à la fin de l'année 1991. Je n'en ai jamais approfondi la réglementation. La collection des sonnets écrits de 1991 à 1993 est donc dans son ensemble approximative, sinon fautive. Mais le sonnet intervient à des moments précis et distincts de ma prospection poétique. La litanie domine les premiers essais, avec parfois des accents de cruauté terribles. La symbolique postlysergique domine les dernières tentatives, qui font fi de toutes lois quant à elles. Le recueil est hétérogène dans le style comme dans la maturation du style mais ne pourrait être conçu autrement.

« Le passage des avions »

Juin-juillet 1993

Une série de fragments principalement narratifs qui n'ont jamais constitué un texte complet et qu'il m'a toujours été

impossible de désolidariser (à l'exception du récit du commissaire et de la prostituée). Dans la continuité de « Révélation ? », l'écriture fluctue entre narration, journal et autofiction. La plupart des amorces de récits sont restées sans suite. En revanche, plusieurs fragments entament une description quasi objectiviste du jardin familial qui fera la matière du *Liminaire au jardin* un an plus tard ».

« Jeux d'œil (le commissaire et la prostituée) »

Juillet 1993

Il s'agit d'une retranscription en temps réel de fragments déconnectés d'un téléfilm diffusé tardivement (sur Arte, peut-être?) au printemps 1993, un huis-clos assez pesant sur la base d'une histoire sordide. On pourrait croire un épisode de Derrick mais c'est très différent car la relation entre le commissaire et la prostituée dont les enfants ont disparu est ambiguë et oscille entre méfiance, désir et rejet. La narration est perturbée en permanence par les digressions du spectateur-narrateur.

Il n'est peut-être pas utile de dissocier ce « Jeux d'œil » du recueil que compose, de fait, « Le passage des avions ». Cette distinction marque surtout l'espoir jamais réalisé d'une suite ou d'un développement à ce récit troué.

« Préambule – reprise »

ca juin 1993

Je conserve distincte de sa rédaction la plus ancienne cette réécriture du préambule de *Carnet sans séjour*. Les ajouts complexifient le propos au lieu de l'enrichir. C'est une tentative

d'actualisation un peu vaine de cette page de prose poétique qui supporte difficilement des modifications substantielles qui en dénatureraient la fougue toute juvénile.

Exp #74

juin 1993

Ma rencontre avec le sérialisme, si elle m'avait poussé dans un premier temps à approfondir ma pratique autodidacte de la musique, a abouti à un abandon temporaire, partiellement lié au sentiment d'impuissance que j'éprouvais devant l'inaccessible beauté des œuvres issues de la dodécaphonie dont on sait qu'elles engagent une redoutable technicité.

Je suis revenu à la pratique musicale par le magnétophone.

Je ne sais quel choc m'a conduit à prendre mon radiocassette en rentrant du travail, un soir, pour y enregistrer ma voix scandant répétitivement « Time, time, time, time... » avant de glisser la cassette dans la chaîne hi fi pour rejouer cette séquence, insérer une nouvelle cassette dans le petit appareil pour enregistrer ma voix superposée à elle-même. L'influence directe du Steve Reich *It's gonna rain est* certaine. Ce fut le point de départ d'une série d'expérimentations frénétiques employant un magnétocassette, une chaîne hi fi disposant d'un jeu de cassettes doubles et toutes sortes d'objets produisant du son, à commencer par ma propre voix. Il en a résulté une première pièce, *Exp #74*, qui court sur près d'une demi-heure et qui compacte en une cascade sonore toutes sortes d'expérimentations. Le motif « Time » joue le rôle d'ostinato parmi des bribes de chansons, des éclats de voix séquencés

abruptement, des mixtures sonores obtenues en jouant sur la vitesse et la réduplication altérée des mêmes blocs sonores. L'enregistrement, d'une qualité sonore assez médiocre, est conservé ainsi qu'une partie des enregistrements préparatoires.

« Tasse à café, premier périple »

Juin 1993

Autre expérimentation sonore, dans la continuité d'*Exp #74* et pourtant à son opposé. À la matière hétérogène qui se mêle dans la première pièce s'oppose en effet l'homogénéité et la structure très programmatique de cette pièce réalisée, comme son titre l'indique, à partir d'une tasse de café (et d'une cuillère) mais également d'une boîte de sucre et d'un petit lots de feuilles à papier froissées. La séquence est accélérée successivement deux fois, à chaque fois enrichis par de nouveaux sons issus du même « effectif ». La voix intervient peu sinon à travers l'ostinato du « time ».

Cette pièce a été intégrée à l'*Institute for Alien Research Compilation* de Shaun Roberts en 2015.

« Une aventure de Mickey Mouse »

Juillet 1993

Cette amorce de récit, qui dépeint l'histoire d'un homme qui ressemblait à Mickey Mouse, est resté sans suite et n'a été que récemment restaurée. Elle est dédiée à Mourad, déjà dédicataire de *Petrouchka*.

« L'étude des suites »

Juillet 1993

Cette séquence, qui s'inscrit dans la continuité du « Passage des avions » et, dans une moindre mesure, de « Révélation ? », est restée à l'abandon jusque tout récemment. Elle aussi est composée de fragments divers, les uns journalistiques, les autres narratifs, sans compter les formes poétiques qui s'y esquissent. On y trouve la relation d'une pérégrination qui m'a conduit au bord de l'autoroute, vers Fresnes ; des essais de narration relatifs à M. Hott, un personnage mystérieux (il est préfet et a vraisemblablement un contact quelconque avec une puissance extraterrestre) ; des lipogrammes n'utilisant que l'e pour voyelle qui ne semblent pas être les premiers essais ; des notes nombreuses sur la musique qui évoquent notamment l'adaptation que je venais d'effectuer du Prélude de la Première suite pour violoncelle seule à la basse électrique.

Ici, en revanche, peu d'autofiction. On a une répartition générique sensiblement plus affirmée avec des pages de journal qui jouent le pacte de réalité, des notes sur la musique qui ont vocation à composer un poème et une recherche narrative qui vient puiser dans le rêve sa matière.

« Carnet touristique (Palais royal) »

Juillet-août 1993

Une brève séquence issue d'une divagation à Paris. Les poèmes sont accompagnés d'une notation horaire. Le poème absorbe toutes sortes d'événements de mon environnement immédiat, notamment les bribes de conversation qui

m'atteignent, tout au long du trajet qui va de Palais-Royal à Noisy-le-Sec.

« Le scriptocardiogramme »

Juillet-août 1993

Il faut sans doute considérer comme un seul bloc cette série de petits cahiers qui courent sur l'été 1993 et sont principalement consacrés à des essais poétiques voisins des poèmes d'*Une expérience de la gloire* et aussi divers qu'eux, ponctués par des pages de journal dont la plus développée relate une visite effectuée au Palais des Congrès à l'occasion de la venue de Shri Mataji, dirigeante de la secte du même nom. À noter également la présence de poèmes, d'inspiration clairement surréaliste, composés à partir de mots découpés dans des journaux, une pratique que je n'ai pas poursuivie par la suite.

« Travaux pratiques »

Août-septembre 1993

Il était tentant de fusionner ce cahier avec ceux du *Scriptocardiogramme*. Il leur est pratiquement contemporain. Il en offre même la conclusion, d'une certaine façon. Mais la teneur en est sensiblement différente et il n'est peut-être pas anecdotique que le titre « Travaux pratiques » ait été apposé en tête du cahier lui-même intitulé par le fabricant « Travaux pratiques », le cahier (de grand format) étant composé d'une alternance de pages quadrillées et de pages blanches de papier granulé destiné au dessin. Le journal domine dans ce cahier avec parfois de longues séquences introspectives. Il se conclut

dans le jardin familial et amorce une entreprise descriptive qui sera précisément celle de *Liminaire au jardin*.

« Exercements d'enfer »

ca août-septembre 1993

Les lipogrammes en e – bien sûr inspirés par la lecture de l'Oulipo et surtout celle de Perec – sont restés le plus souvent à l'état d'études préparatoires. Il m'est difficile de dire si les premiers essais remontent à la fin de l'année 1991 ou à l'année suivante. Mon activité lipogrammatique s'est assurément intensifiée en cette année 1993. Je ne me suis attaché qu'à une seule variante du lipogramme : celle qui exclut toutes les voyelles à l'exception de l'e. Je n'ai vraiment saisi les enjeux de cette pratique, au-delà de la simple « contrainte », qu'en 2008. Il reste quelques poèmes tapuscrits de ces premières tentatives et des notes manuscrites, plus nombreuses, qu'il s'agirait de rassembler pour donner une image de cette première étape dans ce qui est ensuite devenu « le règne de l'entente ».

Vers l'Éden avachi »

Octobre 1993

A l'origine, « Vers l'Éden avachi » était un cycle de six poèmes offerts à Documentation-Réfugiés qui publiait une revue hebdomadaire au dos de laquelle figurait systématiquement un poème. À mon départ de l'association, j'avais offert ces quelques textes qui évoquent l'exil et l'exilé. Trois poèmes ont été publiés avant que la revue ne cesse de paraître. N'ayant pas conservé de copie du cycle, il ne me reste

que les poèmes édités, dont un sonnet..

*Une expérience de la gloire qui est de demeurer sur le seuil
d'une armoire sans en être connu et en silence afin de taire
essentiellement la fierté et la joie de pouvoir rendre compte à sa
conscience multiple de la seule possible et fructueuse quoique
glaciale parce qu'orageuse cognoissance*

Avril-novembre 1993

Tout le long de cette année 1993 est marqué par le tâtonnement. La force aveugle qui nourrissait le flux du *Récit ruisselant*, conduisant à un poème global d'une volumétrie somme toute conséquente, avait cédé le pas à une inquiétude constante liée à la nécessité que j'éprouvais de retrouver un contrôle sur mon écriture, ce qui explique notamment le recours aux formes métriques comme les emprunts aux techniques oulipiennes.

Le recueil intitulé « Une expérience de la gloire qui est de demeurer sur le seuil d'une armoire sans en être connu et en silence afin de taire essentiellement la fierté et la joie de pouvoir rendre compte à sa conscience multiple de la seule possible et fructueuse quoique glaciale parce qu'orageuse cognoissance » (c'est son titre complet) rassemble un petit nombre de poèmes assez divers dans leur composition (on y retrouve « La nuit défigurée » et d'autres poèmes du *Récit ruisselant*). Il faudra le recomposer à partir des poèmes épars qui jalonnent l'année 1993 et sont assez nombreux au final, pointant en de multiples directions. La majorité semble vouloir fuir les débordements inhérents à la « lyrique » du *Récit ruisselant*. La neutralisation

du « je » est loin d'être complète mais l'intégration de plus en plus constante d'éléments extérieurs et hétérogènes, le recours à des contraintes diverses, l'hypercomposition – quasi sculpturale – du vers qui conduit à une sorte de statique prend une place de plus en plus importante à côté de poèmes spontanés plus rares et souvent agressifs.

Le titre choisi pour ce livre marque le point culminant de cette approche « alchimique » du poème qui s'est nourri de Mallarmé et de Jung (avec des implications bien sûr très différentes). La notion de gloire est d'ailleurs à entendre en écho de la divagation de Mallarmé qui ouvre sur cette exclamation : « La Gloire ! Je ne la sus qu'hier ». Mais son emprise se résorbe sensiblement dans des poèmes parfois plus spontanés et impulsifs, qui ne semblent pas pour la plupart devoir (ou pouvoir) prendre place au sein d'un livre sinon par cette commune tendance à renouer avec le vers comme flux.

« Vers rien »

Octobre-décembre 1993

Si l'épreuve de *Rien* s'est enclenchée abruptement un beau matin et a engagé un processus frénétique de production dont, au final, très peu me reste, sa préparation dans les mois qui ont précédé ce « déluge néant » est assez aisément décelable dans un petit nombre de poèmes qu'il peut être intéressant de considérer ensemble même s'ils n'étaient pas destinés à former un bloc cohérent. Ils indiquent une nouvelle conjonction, je crois, entre d'un côté le contrecoup de la découverte de l'œuvre de Steve Reich dans ses différentes facettes et de l'autre la maturation

d'une lecture que je renouvelais avec prédilection, celle du *Kambudja* d'Yves di Manno.

La scénographie de la page adoptée par le poète et son approche « objectiviste » du poème par l'utilisation d'un matériau extérieur – les stèles khmères – à peine retouché, sont des choses qui n'ont cessé de m'accompagner depuis la découverte de ce volume dont je ne savais rien a priori dans une librairie parisienne que je fréquentais assidûment alors.

Ces poèmes exploitent, de façon encore embryonnaire parfois, la répétitivité et le séquençage, principalement pour le mode d'énonciation que ces techniques induisent.

Rien – Un train

Décembre 1993–janvier 1994

Il ne me reste pratiquement rien de ce qu'a été le texte *Rien – Un train* à son avènement. Je ne sais ce qui a été détruit, ce qui a été donné. Il me reste quelques clichés du volume dont certaines pages étaient perforées, d'autres brûlées.

Il faut distinguer « Rien – Un train » de « Rien », cependant. Le motif « Rien – Un train », on voit tout de suite ce qu'il doit à Steve Reich mais le train ici ne fait pas référence à la Shoah, plutôt à l'expérience contemporaine et intime du train. Le vers décomposé en cellules n'est qu'une variation de groupes très resserrés, n'excédant presque jamais trois ou quatre syllabes: « Rien », « Un train », « Non », « Rien », « Les roues », « Les rails », « Avance », « Lentement », etc. Il y a eu une première série de ces poèmes.

On était à la toute fin de l'année 1993. L'expérience s'est

radicalisée quand j'ai supprimé l'un des deux termes moteurs, à savoir « Le train ». Il restait donc « Rien ».

Que reste-t-il quand il ne reste que « Rien » ? Il reste un mot et les quatre lettres qui le composent. J'ignorais l'existence de la poésie lettriste quand j'ai quadrillé le papier de carrés et d'amas de i, de e, de r et de n. À dire vrai, si le résultat offre des ressemblances certaines, le processus n'avait que peu en commun avec l'avant-gardisme d'Isidore Isou. Il s'agissait d'accomplir aussi complètement que possible le programme qui venait de s'enclencher et qui certes possédait une dimension nihiliste mais qui ne cessait de se démultiplier, aux frontières de l'écriture et du graphisme. Je martelais le clavier de la machine à écrire en malmenant la feuille coincée dans le chariot. Puis, je malmenais la feuille elle-même. Les quatre lettres devenaient des personnages à part entière – et même des armées de personnages. Et si le flux de cette nouvelle épreuve s'est rapidement épuisé, c'est pour céder le pas à une approche élémentaire et procédurière de nature sérielle.

Il reste donc quelques rares feuilles de cette somme intitulée *Rien – Un train*, principalement de la première série. Ils forment un fascicule résiduel.

« Durée »

Janvier 1994

Non sans craindre d'être victime d'une illusion rétrospective je vois aujourd'hui dans l'enchaînement des événements de cet hiver 1993-1994 une logique quasi mécaniste. L'expérience de « Rien », radicalisation des procédures répétitives inspirées de

Steve Reich, m'avait offert la possibilité de définir des éléments minimaux – les quatre lettres du mots « rien », par exemple mais pas seulement : il faut aussi ranger dans cette catégories les « cellules » qui formaient la matière répétable et séquençable. De là, les procédures qu'il était possible d'enclencher découlaient naturellement. « Durée » est un essai de variation sur une phrase : « Le lendemain a toujours lieu ». L'expérience emprunte la forme du livret. Le vers est cellulaire aussi mais il est centré et non en fer à gauche, ce qui renforce l'impression de flottement. La phrase répétée donne lieu à des variations accidentelles. Une seconde version, beaucoup plus étendue, a été réalisée entre 2006 et 2007.

« Suite du citron »

Janvier 1994

Il y a tout de même eu des incongruités dans l'expérience de « Rien ». Si le personnage induit en creux par « Rien – Un train » est un « je » dont la conscience se confond avec le rythme des roues sur les rails, la dislocation du mot « rien » en ses propres lettres a donné à ces lettres – et aux phonèmes qu'ils portent – un pouvoir de perturbation considérable sur la chaîne parlée. C'est dans l'étirement du « i » en « iiiiiiiiii » que le citron est devenu un personnage à part entière du poème « Rien ». La « Suite du citron » (également intitulé « Les herbes hautes ») met en scène ce personnage agrumique décrit comme « isolé ». C'est un feuillet manuscrit que j'ai plusieurs fois tenté de mettre en forme vainement. Il n'en existe que des réalisations partielles.

« Rien – il avait cessé de pleuvoir »

Janvier 1994

Autre incongruité, peut-être, l'immixtion d'une tonalité sentimentale dans une batterie de procédures mécanistes et quelque peu barbares, quand on considère le témoignage photographique qui reste de cette frénésie typographique. S'il est des lecteurs qu'une once de sentimentalisme rebute, j'en suis sincèrement désolé pour eux. C'est en effet un poème d'amour qui s'inscrit dans un tissu de négativité. Il doit certainement beaucoup, dans son idée initiale, aux esquisses de Mallarmé pour Épouser *la notion*, qui sont en l'état une merveille de candeur et d'invention. Je ne l'ai jamais repris par la suite.

« Une expédition polaire – recueil »

Janvier 1994

Ce livret a été proposé dans le cadre d'un concours de poésie quelconque. Il n'a pas recueilli de prix, ce qui est compréhensible. Il se compose de deux sections, « Rien – Un train » qui regroupe un choix de poèmes proprement disposés issus de ce silo et « Une histoire d'O » qui, assez curieusement, fait précéder « Rien – Il avait cessé de pleuvoir » de quelques poèmes du *Spectacle interdit*.

Le principal mérite de ce feuillet est donc d'avoir permis la conservation de ces témoignages de « Rien – Un train » dont je n'ai pas conservé grand-chose par la suite. Mais ces poèmes – qui rejouent la séquence du train – sont sensiblement épurés et ne reflètent en rien la radicalité de l'épreuve traversée.

« Time »

Décembre 1993-janvier 1994

A la suite d'*Exp #74* et de *Tasse à café, premier périple*, j'avais tenté de poursuivre mes expérimentations sonores, notamment en prélevant des sons à l'extérieur tels que le bruit du train. J'avais acquis un dictaphone que j'ai voulu brancher à la chaîne hi-fi pour récupérer les sons prélevés. Malheureusement, le volume de la chaîne hi-fi était au maximum. Il en a résulté un larsen continu que j'ai voulu capter avant de l'arrêter. J'ai donc débranché aussi vite que possible le dictaphone pour capter le larsen. Il était trop tard. La chaîne hi-fi venait d'expirer.

Quelques semaines plus tard, on me prêtait un magnétophone quatre pistes. J'en avais jusque là une maigre expérience. Mais ce prêt m'a permis d'improviser une version polyphonique de « Time » et d'enregistrer quelques chansons de facture traditionnelle (« Doctor song », « Pikaboo », « Demon left alone », « Rain song »). L'enregistrement comme le jeu sont très approximatifs.